

Ce roman n'est, en aucune mesure, un roman à cliff. On chercherait vainement, à Roubaix, à Tourcoing et dans la région, les origines de ses personnages.

(Note de l'auteur).

CHAPITRE PREMIER (1)

Mais non, Laure, je n'ai aucune animosité contre ce M. Maurice Cluse personnellement... La meilleure preuve, c'est que je t'ai invitée, ce soir, sur ta demande et celle de ta mère, à cette petite pension de crémaillère, dans mon gîte roubaisien, et qu'il vient de diner à ma table, à côté de toi...

— Tu sais bien qu'entre sa famille et la nôtre il y a des choses graves...

— Des histoires de politique !... et qui datent de si longtemps !...

— Son père a injurié le mien, publiquement !... A ce moment, je n'étais qu'un enfant, sans quoi !... Ensuite, il s'est excusé, avant de mourir mais je sais qu'au fond, mon père ne lui a jamais pardonné officiellement... Pendant mon dernier séjour en France, j'ai consenti à ce que tout soit oublié ; mais, entre cet apaisement courtis et le mariage dont tu viens de me parler, il y a une distance que tu ne franchiras pas avec mon approbation.

Ce dialogue à demi-voix, sur un ton animé, avait lieu dans un petit salon, au rez-de-chaussée d'un petit hôtel particulier, récemment remis à neuf, boulevard de Paris, à Roubaix, entre M. Pontroye, le célèbre explorateur, et sa jeune nièce, M^{lle} Laure Moulin.

Une légère odeur de peinture, de naphthaline, flotait encore. A travers une cloison, on entendait le murmure de la conversation des invités qui, après un dîner abondant en plats exotiques, prenaient du café à la turque dans le grand salon.

— Mon oncle, je ne comprends pas votre attitude. Puisque ces différends sont terminés, ainsi que vous venez de le dire, puisque j'aime Maurice, qu'il m'aime, et que vous n'avez rien à lui reprocher, pourquoi ne voulez-vous pas consentir à ce que je devienne sa femme ?...

— Oh, mais, comme tuteur, je donne, dès cette minute, mon consentement — dans le sens légal du mot !... J'ai eu beau passer une grande partie de ma vie dans la brousse africaine, je n'en suis pas à ignorer que les parents se mêlent beaucoup moins que jadis des mariages. Je t'ai promis une certaine dot, tu l'auras... et même je l'augmenterai !... Ainsi, tu vois !... Seulement, toute ma fortune devait te revenir après ma mort. Sache bien, Laure, que je vais, dès demain, changer mon testament. C'est pour moi un devoir. Je ne peux pas tolérer que cette fortune, qui me vient exclusivement de mes parents, à laquelle je n'ai pas contribué, aille à un membre de la famille Cluse !...

— S'il s'agissait de M. Guy Barjols, votre attitude serait différente...

— En effet, elle le serait. Guy appartient depuis toujours à notre milieu. Comme moi, il aime les voyages. Tiens, il arrive de Chicago !... Il te ferait visiter le monde !... Il a les meilleures manières, tandis que ton Maurice est plutôt... brusque ! Et Guy a, dès à présent, une brillante situation.

— Maurice va en avoir une, grâce à la dot que vous voulez bien m'accorder et qui lui servira de cautionnement... Mon oncle, je suis profondément désolé de vous déplaire !... Profondément !... Votre héritage, je n'y songe guère ; je ne tiens pas à l'argent et Maurice saura en gagner. D'ailleurs, vous avez à peine passé la soixantaine ; pourquoi parler de votre héritage ?... Mais je voudrais être d'accord avec vous... Vous avez été si bon pour ma mère et moi !... Vous nous avez fait vivre, largement ; vous m'avez entouré de gouvernantes, d'institutrices... Rien n'était assez bon pour moi !...

— Je suis touché que tu t'en souviennes ; mais cela ne saurait changer ma façon de voir. Maintenant, allons retrouver mes invités... Essuie tes yeux !...

Dans le grand salon, disposé en studio, aux murs couverts par une profusion d'objets africains, des armes surtout, il y avait :

M. Maurice Cluse, dont il venait d'être si ardemment question, un grand garçon de vingt-cinq ans, large, visiblement sportif, habité au plein air, et dont le visage rasé, anglo-saxon, portait une expression de grande énergie.

M^{lle} Moulin, une bonne grosse dame.

M. Guy Barjols, le favori de l'explorateur, méridionalement brun, mince, souriant, avec les cheveux en bandeaux et une légère moustache.

M. Lucerne, un des banquiers les plus importants du département du Nord ; M. Sartilly, un vieux notaire qui paraissait sorti d'une comédie de l'ancien répertoire.

Et M^{lle} Lauzès, cousine de M. Pontroye, cinquante ans, large et solide comme un homme, vêtue, marquée à l'imitation des stars de cinéma, et des plus jeunes, ce qui la rendait comique à voir. Reniant son prénom, qui était Sébastienne, elle se faisait appeler Thais...

— Je me rappelle aussi, dit Thais, après le procès, j'ai été presque heureuse de voir mon cousin repartir. Je craignais que ce misérable Vandenne ne s'évade. D'ailleurs, il aurait été plus à sa place dans un asile d'aliénés que dans la prison où on l'a bouclé...

— Je pense comme vous, appuya M. Lucerne, il avait entassé les gens qu'il voulait tuer et voler en leur envoyant par la poste une corde à violon !... Oui, la corde à la « a » !... C'est bien le geste d'un fou !... Pourtant, les médecins légistes l'ont déclaré responsable... Mais ces messieurs se prononcent parfois après un examen trop bref...

— Au moins, ce violoniste avait-il du talent ? demanda M. Guy Barjols.

— Beaucoup !... répondit Thais. Oh, mais vraiment beaucoup !... Il était dans l'orchestre d'un cinéma de Tourcoing ! Il jouait si bien le « Poème d'amour », de Liszt, que le public le réclamait sans cesse... Les femmes en étaient folles... Alors, mon cousin, qu'est-il devenu, ce Vandenne ?...

M. Pontroye, l'air soucieux, inclina en avant, regardait le tapis. Enfin :

— J'ai écrit, à deux reprises, ces temps-ci, à la maison de réclusion où Vandenne avait été écroué. Chaque fois, on m'a répondu qu'il était mort depuis plusieurs années. Et pourtant... pourtant, j'hésite à croire cela...

— Pourquoi donc ?...

— C'est une incroyable histoire...



lot, était en train d'enlever les tasses à café. Il avait été le compagnon dévoué de l'explorateur en les plus lointains voyages de celui-ci. Au fond de la brousse, le fusil à la main comme lui, il traitait son maître avec autant de déférence qu'à Paris.

M. PONTROYE



M. PONTROYE

vieillesse à proximité du parc Barbieux et du carillon de Saint-Martin !... Ah, que j'ai donc eu la nostalgie de Roubaix !... Maintenant, c'est fini, je ne le quitterai plus...

— Je n'en crois rien ! dit Thais, en rejetant la tête en arrière parce que ses cils gommés l'empêchaient de bien voir... Un de ces jours, la nostalgie, en sens contraire, la nostalgie des pays à nègres, le prendra... Et il disparaîtra !... Ça lui est arrivé déjà !...

— Non, ma cousine !... la nostalgie peut-être, mais plus de départ !... D'ailleurs, ma santé laisse à désirer. Et aussi celle de mon vieil Hippolyte ; voilà vingt-cinq ans que ce brave garçon m'accompagne en les pays les plus invraisemblables et, dame, les tropiques ça tape sur le moral autant que sur le physique. Lui aussi en a assez. Pendant mon dernier séjour, il ne s'entendait plus avec les chefs du village I Tenez, le voilà qui entre !... Après avoir accepté de lui tant de dévouement, je lui dois bien un peu de repos... N'est-ce pas, mon brave Hippolyte ?...

— Merci, Monsieur !... ce n'est jamais moi qui demanderai à retourner là-bas !... Ici, à Roubaix, le soleil ne vous échauffe pas la cervelle... Mais si Monsieur retourne en Afrique, eh bien, je l'accompagnerais tout de même... Et comment !... Toujours bon pied, bon œil !

Et Hippolyte sortit, chargé de tasses et soucoupes qu'il était venu chercher.

— Dites-moi, Pontroye, demanda M. Sartilly, de sa voix à la fois chevrotante et précise de vieux notaire, qu'est donc devenu le violoniste Vandenne, ce demi-fou homicide qui a commis, ici, à Roubaix, deux ou trois crimes, et que votre témoignage a fait condamner à je ne sais combien d'années de réclusion ?... En pleine Cour d'Assises, il avait juré de se venger de vous...

— Je me rappelle aussi, dit Thais, après le procès, j'ai été presque heureuse de voir mon cousin repartir. Je craignais que ce misérable Vandenne ne s'évade. D'ailleurs, il aurait été plus à sa place dans un asile d'aliénés que dans la prison où on l'a bouclé...

— Je pense comme vous, appuya M. Lucerne, il avait entassé les gens qu'il voulait tuer et voler en leur envoyant par la poste une corde à violon !... Oui, la corde à la « a » !... C'est bien le geste d'un fou !... Pourtant, les médecins légistes l'ont déclaré responsable... Mais ces messieurs se prononcent parfois après un examen trop bref...

— Au moins, ce violoniste avait-il du talent ? demanda M. Guy Barjols.

— Beaucoup !... répondit Thais. Oh, mais vraiment beaucoup !... Il était dans l'orchestre d'un cinéma de Tourcoing ! Il jouait si bien le « Poème d'amour », de Liszt, que le public le réclamait sans cesse... Les femmes en étaient folles... Alors, mon cousin, qu'est-il devenu, ce Vandenne ?...

M. Pontroye, l'air soucieux, inclina en avant, regardait le tapis. Enfin :

— J'ai écrit, à deux reprises, ces temps-ci, à la maison de réclusion où Vandenne avait été écroué. Chaque fois, on m'a répondu qu'il était mort depuis plusieurs années. Et pourtant... pourtant, j'hésite à croire cela...

— Pourquoi donc ?...

— C'est une incroyable histoire...

— C'est une incroyable histoire...

— C'est une incroyable histoire...

Maurice Cluse étouffa un rire ironique. Thais ouvrait grands ses yeux charbonnés. Laure se demanda d'abord si son oncle plaisantait. M. Lucerne et M. Sartilly croyaient avoir mal compris. Madame Moulin ne comprenait certainement pas.

Laure pensait aussi que, son oncle étant incapable d'imaginer pareille chose, le phénomène devait être réel, mais qu'il fallait, bien entendu, chercher une explication purement matérielle et physique.

Guy Barjols, de sa voix douce, trop douce, onctueuse, risqua ceci :

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— Il tira de sa poche une enveloppe. — Voyez ; timbrée hier à la poste de Lille, bureau de la Bourse. Adresse à la machine à écrire : « Monsieur Pontroye, boulevard de Paris, à Roubaix »... Et voici ce qu'elle m'apportait...

Il l'ouvrit et en tira une corde à violon : un « a ». Il y eut quelques secondes de silence. On entendit la pluie crépiter aux vitres, puis le grincement d'un Mongy qui passait.

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— C'est une farce que l'on vous fait... mais qui peut se la permettre ?... Si c'est une farce, elle est poussée un peu loin, car... tu rappelles tout à l'heure, Lucerne, que ce violoniste avertissait ses futures victimes en leur envoyant une corde à violon par la poste ?... Eh bien, regardez, regardez tous, ce que j'ai reçu ce matin !...

— Ressortit ces vieilles histoires de famille !... Ah, le misérable !... J'ai accepté son invitation ce soir parce que je croyais tout cela fini... et surtout à cause de vous, Laure !... Oui, mon père a offensé une fois le sien, mais pas sans raison... Ah ! non alors !... Il vous a joué, Laure, une scène de « Roméo et Juliette », comme si on était les Montague et les Capulet !... Laure, je ne veux pas que vous perdiez à cause de moi cette fortune considérable !...

— Qu'importe l'argent, Maurice aimé !... Il va faire un testament nouveau qui me désahériterait. Et après ? Rien au monde ne me ferait renoncer à vous !... Je vous aime tant !... Après tout, il me donne une dot... une belle dot !...

— J'aimerais mieux que vous veniez à moi sans le sou que de devoir quoi que ce soit à ce vieux pirate !...



M^{lle} LAURE MOULIN

— L'argent, Maurice, c'est méprisable, oui, mais c'est bien commode dans la vie quotidienne !... dans les rapports avec les fournisseurs !... A nouveau, le jeune homme s'arrêta et à pleine voix furieuse :

— Je ferai n'importe quoi, mais vous aurez tout de même ce dont ce Pontroye veut vous priver en faisant un nouveau papier !... N'importe quoi, vous entendez !... Il ne me connaît pas !... Il va voir, ce Pontroye !...

Des gens qui passaient souriaient d'abord, croyant à une querelle d'amoureux. Ah, ce jeune couple avait de la chance d'être encore à la période où l'on se dispute... Cela leur passerait avant que ça revienne à d'autres !...

Pendant cela, M. Pontroye et Hippolyte avaient encore entendu ce vague air de violon !... le « Poème d'amour » de Liszt !... On n'aurait su dire s'il venait du grenier ou de la cave... C'était comme un écho... Ils cherchèrent partout.

Ensuite, M. Pontroye ne se coucha pas immédiatement. Il demeura immobile, les sourcils froncés au-dessus d'un regard tendu vers le vide. Hippolyte lui rappela, deux fois, qu'il était tard, que l'heure du repos était venue...

Au bas de l'escalier, comme le valet s'effaçait pour le laisser passer :

— Monte le premier, lui dit-il, d'un ton brusque. Dans sa chambre, il ne commença pas aussitôt à se déshabiller. Il attendit, debout devant la fenêtre qui était close, suppléamment, par deux barres neuves, qu'Hippolyte eut pris ses souliers et ouvert le lit.

Près de lui, sur un guéridon, il y avait un revolver d'ordonnance dans le barillet duquel brillaient des balles blindées. Il posa contre l'arme la corde à violon qui lui était parvenue par la poste.

— Tu vois ce revolver ?... Ce sera pour le violoniste, s'il recommence !... Faudrait d'abord le trouver !... On le trouvera !... Monsieur veut-il de l'infusion ?... Non, Bonsoir. Bonsoir, monsieur.

Du couloir, Hippolyte entendit son maître fermer la porte à double tour et pousser le verrou, puis, faire quelques pas de long en large, des pas presque silencieux ; car le tapis couvrant le sol entier était neuf et épais.

Ensuite, M. Pontroye s'assit à une grande table-bureau, qui se trouvait près du lit — un lit de camp, un seul matelas allongé sur une toile chinoise, car, après tant d'années sous la tente, l'explorateur n'avait pu reprendre l'habitude des meubles lits européens.

Il prit du papier à lettre et commença à écrire :

A M. le Professeur Goshen, directeur de l'Asile d'aliénés de Clermont-Ferrand. Monsieur le Professeur,

« Votre grande réputation, due à d'éminents travaux, m'encourage à vous soumettre un cas qui m'est presque personnel et qui m'inquiète beaucoup... »

« Il s'agit de folie à tendances homicides. Du moins à ce qu'il me semble, car j'ai passé la plus grande partie de mon existence en des contrées sauvages et je n'ai eu ni le temps ni l'occasion d'étudier les maladies de la raison humaine. Peut-être une autre définition serait-elle meilleure... »

res, était presque désert, malgré qu'à Roubaix, on en livra...

Quelques employés le traversaient en hâte, collet relevé, un mouchoir sur la bouche. Des chiens mastiffs flânaient les murs. Des autos passaient avec lenteur, en klaxonnant. Le Mongy avait son phare allumé.

Guérande, le facteur, s'arrêta devant la demeure de M. Pontroye pour lequel il avait une lettre recommandée.

Il essaya, de la manche, sa boîte, que le brouillard avait mouillée, y prit la lettre et le carnet à signatures, sonna à la porte du jardin pour s'annoncer, suivit une allée neuve entre des pelouses et appuya sur le bouton électrique.

Hippolyte vint ouvrir. — Bonjour... voilà votre courrier ordinaire... Et, si il vous plaît, une signature de votre patron pour cette lettre recommandée.

— Je crois qu'il dort encore. On a eu du monde hier soir jusqu'à tard... Je vais monter voir... Entrez donc, facteur !...

— Merci bien... ce n'est pas de refus... L'air du dehors n'est pas agréable ce matin...

Lettre, et carnet à la main, Hippolyte monta au second étage. Guérande l'entendit frapper à une porte, une fois... plusieurs fois, de plus en plus fort, puis appeler :

— Monsieur... Monsieur... réveillez-vous !... une lettre recommandée !... Et, enfin, cogner sur la porte à coups de poings... cogner encore, à se faire mal à la main...

— Qu'est-ce que ça veut dire ?... Hippolyte redescendit, très pâle, tenant toujours la lettre et le carnet à la main.

— M. Pontroye ne me répond pas... sa porte est fermée à clef... J'ai peur d'un malheur... Venez donc... Guérande monta. Il frappa, lui aussi, à coups redoublés. Il appela... Aucune réponse...

Il regarda à travers le trou de la serrure, mais on n'apercevait, par ce temps sombre, que quelques silhouettes de meubles.

— Vous êtes certain que M. Pontroye n'est pas sorti ?...

— Absolument !... je n'ai pas bougé d'ici... D'ailleurs, il ne sort jamais si tôt...

— Peut-être est-il malade, incapable de répondre... On devrait enfoncer la porte... Avez-vous une hache ?...

— Non... Mais en s'y mettant à plusieurs, on arrivera peut-être à faire sauter la serrure et le verrou... Je vais appeler du monde...

Hippolyte descendit. Quelques minutes après, il revint avec un garçon boucher, un employé du gaz et un chauffeur... assez émus... Ils passaient sur le boulevard. Hippolyte les avait aperçus...

A cet instant, du soleil ayant percé le brouillard, la lumière du jour, vive, pénétra dans la maison.

Guérande regarda, encore, par le trou de la serrure... et il poussa un cri d'effroi...

Cette fois, il avait aperçu une main, une main d'homme et le commencement d'un avant-bras, immobile sur le tapis de la chambre !...

Hippolyte et les trois autres hommes regardèrent et virent aussi :

— Enfions la porte, et vivement !... Allons-y dur, bien ensemble, à coups d'épaule !... dit Guérande... Un, deux, trois !...

Ils poussèrent, cognèrent, de tout leur poids, de tous leurs muscles. Le verrou posé au panneau du haut cédait d'abord. Mais la serrure était grande et forte. Et puis, Hippolyte, haletant d'angoisse, aidait mal, malgré sa vigueur.

Le garçon boucher et le chauffeur, le dos appuyé au mur du couloir, poussèrent la porte avec leurs pieds, tandis que Guérande et le gazier la frappaient de l'épaule, bien ensemble...

Enfin, peu à peu, la serrure céda et, d'un seul coup, la porte s'ouvrit...

Alors, bien qu'avertis, les cinq hommes eurent ensemble une exclamation d'horreur... M. Pontroye, en pyjama, était étendu à terre, sur le dos, la face cirreuse et convulsée, les yeux déjà vitreux, la langue sortie...



M^{lle} MOULIN

Trente ans auparavant, elle était tombée redoutablement amoureuse de son cousin et, voulant à toute force se faire épouser, elle l'avait tant poursuivi, harcelé, qu'on racontait — par plaisanterie — que c'était pour la fuir qu'il s'était réfugié dans cette carrière d'explorateur !...

Hippolyte, un vieux domestique à favoris courts, large d'épaules et aux fortes mains d'ancien matelot, était proche d'être, malgré qu'à Roubaix, on en livra...



HIPPOLYTE

— Tu devrais avertir la police !...

— J'ai l'habitude de me défendre seul. Jusqu'ici, cela m'a réussi... On fait un bridge ?... Oui ?... Bien, je vais chercher les cartes dans ma chambre.

— Quand on entendit son pas monter l'escalier, Hippolyte, à voix basse :

— L'ennuyeux, dit-il, c'est que ça impressionne Monsieur !... Il a fait mettre une serrure de sûreté et un gros verrou à la porte de sa chambre et des barres à la fenêtre !... Quelquefois, il parle tout seul... des phrases sans suite... et si je le lui fais remarquer, il se fâche !...

— Comment, c'est à ce point ?...

— Chut, le voici !...

Après le bridge, Thais, qui était une excellente musicienne, joua du piano et chanta. Elle avait une voix magnifique de contralto, une voix qui, surtout dans les passages de douceur, prenait, fascinait...

Comme les invités de l'explorateur se séparaient, devant la porte de sa jolie demeure, la demie de minuit sonnait. La pluie avait cessé momentanément. Sous une lune entourée de brume, les façades des vieux hôtels étaient singulièrement blafardes. Bien entendu, les Mongy ne passaient plus. Grâce à un jeu du vent, on entendait haleter au loin une locomotive. Le long des deux terre-pleins, des chats cabriolaient ; l'un essaya vainement de monter à un arbre. Un camion de sacs de farine passa en oscillant.

M^{lle} Moulin, et vous Laure, dit Thais, je rentre à pied ; quand j'ai chanté, je me sens toujours le besoin de respirer. Prenez donc ma voiture.

C'est que, dit Laure, nous voudrions faire quelques pas à pied avec M. Maurice Cluse... Très bien. La voiture va vous suivre. Vous la prendrez quand vous voudrez... Bonsoir !...

M^{lle} et M^{lle} Moulin, habitaient 26 ter, avenue Cordonnier. La vieille dame marchait en avant, face à main dressée, attentive à éviter les flaques et les piéces.

Au coin de la rue Vauban, Laure, que son fiancé tenait par le bras, raconta sa discussion avec M. Pontroye.

Aussitôt, le jeune homme eut une de ces crises de colère qui lui étaient habituelles et qui faisaient parfois regretter à M^{lle} Moulin ce mariage.

Huit heures, le lendemain matin. Sous un épais brouillard, le boulevard de Paris, rectiligne, grave, entre ses rangées de riches demeures...



MAURICE CLUSE

— Le verrou ne pouvait se fermer de l'extérieur, mais la serrure, oui... Oh, est la clef de la serrure ?... Hippolyte, qui sanglotait, à genoux près du cadavre, parvint à murmurer :

— Monsieur mettait les clés... il y en a trois... dans le tiroir de la grande table, là-bas !... Le gazier ouvrit le tiroir : les « trois » clés, neuves, brillantes, y étaient !... Comment, son horrible forfait accompli, l'assassin était-il parvenu à sortir ?... J. JOSEPH-RENAUD.

Desains de D.-E. Fouchon. (A suivre.)

(1) Reproduction et traduction interdites même aux journaux ayant un traité avec la Société des Gens de Lettres. Copyright 1936 by J. Joseph-Renaud.